

licherweise derart Basken und Brabanter angesammelt, dasz wir wohl fünfhundert Mann sind, die alle euren Befehl ausführen werden, und da wir jetzt losziehen wollen, laszt uns euren Willen wissen; halten wir doch alles geheim.

## ANMERKUNGEN.

1. *be sai qe* „vielleicht“, Levy, *Suppl.-Wörterb.*, VII, 402,25.— *oimais* Neben „*désormais*“ findet sich für afz. *huimais* bei Godefroy auch die Bedeutung „*maintenant*“.

2. *tot* finde ich noch nirgends für *tuit* (nom. pl.), wohl aber bei Appel, *Chrestom.*, Glossar *totz* und *toh*; vs. 6 könnte es auch als im Sinne von „ganz“ prädicativ vor *lo m.* stehend angesehen werden. — Zu *conquerun* vgl. die Form *podun*, Bartsch, *Chrest.* 4, Sp. 7, 29.

3. Ueber das nochmalige *que* s. Schultz-Gora, *Provenz. Elementarbuch*, § 191. — Die fehlende Silbe glaubte ich am angemessensten durch *e* ergänzen zu sollen.

4. *Bascles* erinnert an zwei Stellen in den Gedichten des Bertran de Born, wo von den *Basclos* die Rede ist, die nach A. Thomas, *Glossar* seiner Ausgabe, S. 167, eigentlich die *Basken*, dann „Wegelagerer“ sind, während Suchier (bei Levy, *Suppl.-Wörterb.*, I, 131) in den *basclos* Trosz- und Pferdeknechte (baskischen Stammes) sieht. — Dasz die Brabanzonen in übelem Ruf standen, erwähnt Schultz-Gora, *Briefe des Trobadors Raimbaut de Vaqueiras*, S. 88 zu II, 32. — Savaric will jedenfalls sagen, er habe bereits für sein Unternehmen fünfhundert „handfeste Kerle“ gedungen.

5. Die fehlende Silbe ergänze ich anders als Mahn durch *Deu*, während ich mit ihm *hen* in *sem* verbessere.

8. *montar* „zu Pferde steigen“, Levy *Suppl.-Wörterb.*, V, 312, 2; ich verstehe hier „aufbrechen, losziehen“. — Die *Hist. litt. de la France*, XVIII, 681, zitiert vs. 7 und 8, weicht aber mit *tots* in vs. 8 von der Hs. ab und übersetzt diesen Vers: „Aussitôt à cheval, car tous nous avons sellé“. — Es wird da vermutet, dass man unter der angeredeten Dame Eleonore, die Gattin Raimunds VI. von Toulouse, und unter den „Fünfhundert“ „les soldats de la ligue“ zu verstehen habe, dass es sich bei der geplanten Eroberung um die des Languedoc handle und die Entstehung der Dichtung ins Jahr 1211 zu setzen sei. Ob dem aber wirklich so ist, lässt sich mit Sicherheit nicht sagen.

Berlin.

ADOLF KOLSEN.

NOTE SUR *EREC*, vs. 45–48.

Dans son livre *Zur Mabinogionfrage*<sup>1)</sup>, M. Zenker considère comme un des plus importants<sup>2)</sup> parmi les „arguments positifs pour l'indépendance des *Mabinogion* de Chrétien“ le fait que:

1<sup>o</sup>. dans *Erec et Enide* le chevalier qui aura tué le „blanc cerf“ aura le droit de rendre hommage à la plus jolie dame de la cour en l'embrassant (vs. 45, suiv.);

1) Halle, Max Niemeyer, 1912.

2) „Eines der wichtigsten und, wie mir scheint, einleuchtendsten Argumente“ (p. 69).

20. dans *Geraint et Enid* celui qui aura tué le cerf aura le droit d'offrir la tête de la bête „à qui il voudra, *maîtresse ou compagnon*”.

En effet, dit M. Zenker, dans le premier cas on ne comprend pas bien pourquoi la reine Guenièvre proposera un peu plus loin au roi, lorsque celui-ci aura tué le cerf, d'attendre le retour d'Erec, parti de la cour, comme on se le rappelle, pour venger une injure faite à la reine et dont personne ne peut prévoir le retour *en compagnie d'une très belle fiancée*. „La reine veut-elle offrir à Erec le plaisir de voir embrasser une dame par Arthur? La présence d'Erec dans cette cérémonie est absolument superflue”. Dans la version du Mabinogi, au contraire, la proposition de la reine se comprend très bien: là *il n'y a pas que les dames* pour prétendre à l'honneur d'une faveur royale, mais aussi les chevaliers; là il ne s'agit pas d'un baiser, mais du don de la tête du cerf<sup>1)</sup>. La version celtique serait donc plus logique que la version française, dont elle ne dériverait donc pas.

Je me demande d'abord si, dans ce raisonnement, M. Zenker ne modernise pas trop les procédés de composition d'un auteur du douzième siècle. Il est vrai que, dans le roman de Chrétien, la cour d'Arthur ne peut pas prévoir qu'Erec ne rentrera pas seul de son expédition, *mais l'auteur lui-même le savait évidemment*, et je crois que cela lui a suffi pour écrire cette partie du récit de la façon dont il l'a fait. En tout cas, on ne peut pas faire de ce manque de logique un argument „très important” en faveur de la thèse qu'on défend. Bien des incohérences, des „disparates” dans l'œuvre des romanciers du temps s'expliquent, sans doute, par des procédés de composition moins logiques, moins rigoureux qu'on ne les exige d'un auteur moderne<sup>2)</sup>.

Voici cependant qui est plus grave. Les passages des *Mabinogion* sur lesquels se base M. Zenker, après Edens<sup>3)</sup>, ont été traduits par M. J. Loth de la façon suivante *dans la seconde édition* de sa traduction<sup>4)</sup>:

P. 124: Gwalchmei dit alors à Arthur: „Ne trouverais-tu pas juste, seigneur, de permettre à celui à qui viendrait le cerf pendant la chasse de lui couper la tête et de la donner à qui il voudrait, **à sa maîtresse ou à celle de son compagnon**, que le cerf tombe sur un cavalier ou un piéton?”

P. 13: Gwenhwyvar lui dit: „Voici mon avis au sujet de la tête du cerf: qu'on ne la donne à personne avant que Gereint, fils d'Erbin, ne soit revenu de son expédition”.

Aux celtisants maintenant de nous dire si M. Loth a bien traduit les mots soulignés plus haut: „à sa maîtresse ou à celle de son compagnon”, mais, vu la haute autorité de M. Loth en fait de littérature celtique, il nous

1) Le même raisonnement dans Edens, *Erec-Geraint*, thèse de Rostock, 1910. On sait que le livre de Zenker est une défense de cette thèse contre la „critique” de Fœrster.

2) Ainsi la fameuse question de la jalousie d'Erec, sur laquelle on a déjà tant écrit, trouve, je crois, un commencement de solution dans ce même manque de logique „moderne.” En écrivant la scène de la réconciliation d'Erec et d'Enide, Chrétien ne s'est pas soucié — s'en est-il seulement aperçu? — de l'incohérence qu'il crée dans le récit en parlant là de la jalousie d'Erec, après avoir complètement négligé cet élément dans la scène de la rupture, quoique dans sa source cette jalousie se trouvât certainement à cet endroit aussi, comme le prouve le texte celtique.

3) *loc. cit.*, p. 76 suiv.

4) *Les Mabinogion*, 2e éd. (1913), tome II.

est bien permis, à nous autres romanistes, de prendre sa traduction comme point de départ de nos recherches. Et alors on voit que le raisonnement de M. Zenker tombe, puisqu'il s'agit *dans les deux textes* d'un hommage à rendre à *une dame*, aussi bien dans le roman français que dans le conte celtique<sup>1)</sup>. — Ce qui, d'ailleurs, n'infirme en rien la solidité des nombreux autres arguments par lesquels M. Zenker tâche d'appuyer sa thèse d'un texte celtique indépendant d'*Erec* et plus près de leur source commune inconnue.

Amsterdam.

C. DE BOER.

## LE ROMAN INACHEVÉ DE DICKENS.

La question de l'intrigue véritable du dernier roman de Dickens, *The Mystery of Edwin Drood* (interrompu, comme on sait, par la mort de l'auteur) est un „puzzle” célèbre de la littérature anglaise moderne: il existe à ce sujet toute une littérature. Si je me permets — sans être spécialiste en ces matières — d'appeler l'attention des amis de Dickens en Hollande sur le livre le plus récent qui ait paru, à ma connaissance, sur le problème: Montagu Saunders, *The Mystery in the Drood Family* (Cambridge, University Press, 1914), c'est que cette étude fait faire un grand pas à la question: l'auteur, plus heureux que ses devanciers, a réussi à construire une intrigue à la fois vraisemblable et intéressante; la solution qu'il donne du problème de l'identité du mystérieux Datchery (chap. 18 et 23 du roman) paraît aussi très ingénieuse (il faudrait être Anglais pour décider *absolument* si la solution de M. Saunders est juste). Mais, dans une question aussi compliquée, il y a toujours lieu à des observations complémentaires.

Une question capitale (à mon avis, la valeur littéraire du livre dépend de la solution qu'on adopte) est celle de savoir si le jeune Drood était réellement tué par son abominable oncle, Jasper. Malgré les témoignages de personnes en relation avec Dickens — en premier lieu de son biographe, John Forster, — des critiques trop ingénieux — notamment R. A. Proctor et Andrew Lang — ont soutenu que Jasper *croit* avoir tué son neveu, mais qu'il ne l'a pas tué réellement: Edwin Drood, mal étranglé, a pu s'échapper et revient à la lumière (c'est lui qui serait Datchery) pour châtier le coupable. M. Saunders, qui consacre à la question tout un chapitre, montre fort bien, en étudiant le roman lui-même, que cette solution du „mystère” entraîne nécessairement des incongruités et des impossibilités qui la rendent inacceptable. Il ne parle pas d'une particularité importante du livre, qui constitue une preuve en quelque sorte matérielle que Dickens était resté fidèle au plan qu'il exposa à Forster en août 1869: c'est l'obscurité qui enveloppe les préparatifs et les circonstances de l'assassinat, obscurité telle que M. Saunders lui-même ne présente sa propre solution du problème qu'à titre de conjecture. Dans le genre de roman auquel appartient *Edwin Drood*, l'auteur a le droit de jouer à cache-cache avec le lecteur, mais il faut que, dans la suite du livre, tout s'explique. Or, l'action imaginée par Dickens est telle qu'il n'y a qu'une personne qui puisse donner cette explication:

1) Qui seraient donc aussi peu „logiques” l'un que l'autre!